

Les poèmes et les proses de Jules Laforgue qu'on va lire proviennent du dossier que René Chauvelot avait constitué, à partir de 1965, sur le poète. Passionné par son œuvre et par la poésie en général, il voulait mener à bien une étude psychanalytique sur l'univers de l'auteur des *Moralités légendaires*. Ayant pris sa retraite, il consacra plusieurs années à ce projet, dont il ne publia d'ailleurs qu'une partie. Pour documenter son travail, il s'était procuré des manuscrits auprès de différents libraires parisiens.

D'où provenaient ces papiers? À partir de 1960, année du centenaire de la naissance de Laforgue, et jusqu'en 1963, de nombreux autographes de lui se mirent à circuler chez des marchands spécialisés. L'un d'eux, Marc Loliée, dispersait un fonds qui provenait de la veuve d'un spécialiste du poète, Georges Jean-Aubry (mort en 1950), et qui lui était parvenu par des voies indirectes. En 1965 et 1966, d'autres manuscrits inconnus firent leur apparition sur le marché parisien : ils venaient cette fois des archives du *Mercure de France*. À l'origine, c'est-à-dire près de six décennies plus tôt, ces papiers avaient été transmis par Félix Fénéon, à la suite d'une décision d'un comité auquel participaient Francis Vielé-Griffin et Alfred Vallette, à Camille Mauclair, lequel était alors chargé de l'établissement de l'édition des *Œuvres complètes* de Laforgue. Une partie en fut restituée par la suite à Teodor de Wyzewa (lequel les donna plus tard à Jean-Aubry), mais Mauclair égarait le reste dans les bureaux du *Mercure*, où l'attendait un sommeil d'un demi-siècle. En 1947, Paul Hartmann, un des successeurs de Vallette, retrouva ces manuscrits dans quelque placard de la maison de la rue de Condé et les emporta en quittant le *Mercure*, sans en faire usage, n'ayant – contrairement à ce qu'il fit pour les papiers de Jarry – aucun spécialiste de Laforgue à sa disposition. Après son décès, son fils, âgé d'une trentaine d'années, entreprit d'augmenter ses revenus du moment en bradant chez des libraires ces autographes oubliés de Laforgue, dont la provenance réelle et le propriétaire étaient inconnus (de surcroît, l'œuvre du poète était, depuis quelques années, entrée dans le domaine public). Il dispersa ainsi, page à page et dans le plus grand désordre, une bonne partie du manuscrit du *Sanglot de la Terre* et de nombreux textes en prose, qui se trouvèrent dès lors irrémédiablement éparpillés, rendant le travail des chercheurs futurs infiniment difficile.

Ayant acquis un nombre important de ces manuscrits, René Chauvelot en publia quelques-uns dans deux volumes, *Divers. Poèmes inédits de Jules Laforgue* et *Jules Laforgue inconnu*, qui parurent en 1971 et 1973 aux Nouvelles Éditions Debresse. Il en laissa de côté de nombreux autres, qu'il aurait probablement inclus dans des publications ultérieures, s'il avait vécu. En les publiant aujourd'hui, avec l'autorisation amicale de son fils Philippe, nous avons un peu le sentiment d'être ses continuateurs, de terminer une mission qu'il n'avait pas eu le temps d'achever lui-même.

La plupart des poèmes de cet ensemble proviennent du *Sanglot de la Terre*. Le titre de certains était même mentionné dans l'édition des *Œuvres complètes* parue à L'Âge d'Homme, la pièce y étant donnée comme « manquante » ou « non retrouvée ». Il en va ainsi de poèmes comme *Berceuse d'automne* ou *Éclat de rire*, qu'on lira plus loin.

Les deux pièces les plus intéressantes du lot sont probablement *Berceuse d'automne*, qui montre une forme poétique plus libre et plus familière que les poésies du *Sanglot*, et *La Marseillaise des inconscients*, étonnante petite chanson qui annonce le procédé de certaines *Complaintes*. Le reste se rattache au *Sanglot* le plus traditionnel, avec ses vers « philosophiques » répétitifs, lancinants, ponctués d'expressions récurrentes, son vocabulaire obsessionnel (orbis d'or des soleils magnifiques, cerveau fou, planètes sœurs, mort de la Terre, etc.), ses méditations solitaires, son désespoir, sa peur de la mort, et son ressassement stérilisant des mêmes idées.

Ces poésies, en comblant des lacunes, viennent compléter la minutieuse reconstitution du *Sanglot de la Terre* déjà opérée pour l'édition de L'Âge d'Homme, et confirment l'importance quantitative de ce premier recueil. Elles confirment aussi sa grande unité, au

point que des strophes ont pu circuler d'un poème à l'autre. Cette monotonie dans la formulation a d'ailleurs poussé Laforgue à se détacher de ce projet, malgré l'ampleur du travail fourni. Le 1^{er} mars 1881, il écrivait à Gustave Kahn : « J'ai 1800 vers de mon volume. Mais il commence à me dégoûter parfois. » Il continuera cependant à y travailler car, en l'état actuel des recherches, le seul *Sanglot de la Terre* (en y incluant les pièces publiées ici) se compose d'au moins 2300 vers. Le départ pour l'Allemagne jouera un rôle décisif dans l'évolution de la parole poétique de Laforgue, qui se profile déjà dans les poèmes les plus fantaisistes de ce lot d'inédits.

Certaines pièces du lot paraissent achevées, d'autres ont été laissées à l'état de brouillon. Ces dernières permettent d'assister au travail de composition du poète, avec ses ratures inextricables, ses repentirs, ses corrections, plus pâles ou plus grandes, au crayon ou à la plume, portées après coup, peut-être longtemps après le premier jet. Des notes en marge indiquent une sorte d'auto-critique, quelquefois humoristique, l'auteur relevant des répétitions ou des lieux communs. Ces manuscrits montrent à quel point Laforgue corrigeait et récrivait ses poèmes, parfois avec des différences majeures : strophes supprimées ou changées de place, retours au premier jet, etc.

Quelques pages portent à la fois de la prose et des vers, mais il s'agit toujours d'esquisses de poèmes classiques, et non de « doublets » qui seraient constitués d'une pièce en vers et d'une prose indépendante sur le même sujet. Au moins ces brouillons révèlent-ils que ces pièces sont nées de pensées jetées sur le papier, en prose lâche, et que Laforgue en a tiré ensuite des vers, éventuellement dans un second temps, car les écritures peuvent différer : le message philosophique d'abord, la forme poétique ensuite. Parfois, le manuscrit montre le premier jet d'un poème en prose, suivi de vers ; ailleurs, c'est le poème esquissé qui est suivi de phrases de prose. Dans tous les cas, le vers apparaît comme une mise en forme faite après coup, mais pointant déjà sous une prose hâtive, qui se trouve infiltrée par quelques vers blancs. Comme la plupart des poètes de son temps, Laforgue avait le rythme de l'alexandrin dans la plume, du moins à ses débuts.

Cependant, à côté du Laforgue poète, cet ensemble de manuscrits montre un authentique Laforgue prosateur, nourrissant des projets de nouvelles, de récits brefs, voire de poèmes en prose (*Le Hautbois orgueilleux*, *Orientale*) – mais en une prose bien différente des virtuosités des *Moralités légendaires*. La plupart de ces pages en prose isolées datent de l'époque de composition du *Sanglot* et expriment souvent des idées que l'auteur reformulera dans un poème. Certaines pages sont cependant plus tardives, datant de 1885 ou 1886. Ce sont des notes pour les nombreuses ébauches de nouvelles de style naturaliste ou pour le roman *Saison*, que Laforgue entreprit alors, mais sans jamais mener ces fictions à terme, sauf pour la nouvelle intitulée *Mésaventure berlinoise*, publiée dans *L'illustration* trois mois avant sa mort. Ces textes de « jeunesse », contemporains pour la plupart du *Sanglot de la Terre*, expriment la solitude et le désarroi du jeune Laforgue à Paris. Ils sont autant de témoignages directs sur les crises morales et sur les tendances philosophiques du poète dans sa première manière.

] -L.D., M.D.-O., J.-J.L.